

FERD. GAGNON,

Gérant pour le Massachusetts, le New Hampshire, le Connecticut et le Rhode Island.

WORCESTER, MASS. JEUDI, 4 JANVIER, 1872.

1871.

Encore une année qui vient de parcourir la sphère du temps. Récapitulons, en peu de mots, ce que nous avons fait, canadiens émigrés, pendant ces douze mois. Comme nous le souhaitons, à pareille époque, l'année dernière, les canadiens émigrés ont accompli de grandes choses en 1871. Plusieurs associations de secours mutuels ont été établies. De nouvelles missions canadiennes, sont venu apporter joie et bonheur au sein des familles. Citons en particulier Manchester et Nashua dans le New Hampshire, Haverhill et West Boylston dans le Massachusetts.

Quatre bazars canadiens, ceux de Worcester, Webster, Coloes et Putnam ont été couronnés des plus beaux succès. Il a été prélevé \$12,000 à l'aide de ces bazars, et cet argent a été employé pour le paiement d'églises déjà bâties ou achetées.

La convention nationale de 1871, tenue à Worcester, a été, sans contredit, la plus brillante de toute, pour l'éclat de la démonstration et les fruits qu'elle produit chez nos populations. De plusieurs endroits, on nous écrit, que nos compatriotes mettent en pratique les sages conseils à eux donnés par les délégués de Worcester. Outre ces progrès, nous devons en constater de plus remarquables encore. C'est l'assainissement des idées, et une espèce d'opinion populaire qui commence à s'accroître; de là découlent des sentiments religieux et patriotiques qui se manifestent de plus en plus. L'apathie fait place à l'énergie et aux idées de progrès. C'est ainsi que nous pouvons constater qu'un grand nombre de nos compatriotes, ont fait l'acquisition de propriétés foncières, et que d'autres ont fait assurer leur vie, que des églises se bâtissent de toutes parts, on demande des missionnaires canadiens, on établit des sociétés de secours mutuel. Il y a encore des ombres au tableau, mais en résumé, nous devons dire que l'année 1871, a été une bonne année pour la colonie canadienne des Etats-Unis, puisse 1872 lui ressembler. C'est ce que nous souhaitons pour la gloire et l'honneur de notre nationalité.

FRED. GAGNON.

Pour donner à nos lecteurs une idée des sentiments patriotiques de nos compatriotes de Fall River, Mass., nous publions ce qui suit:

Préambule de la Constitution de la Société Nationale St. Jean-Baptiste de Fall River, Mass.

Prouver à nos compagnons d'exil et à nos compatriotes du Canada que nous voulons à tout prix conserver, sur la terre étrangère, notre langue, notre religion et les coutumes de la patrie absente; en perpétuer la mémoire parmi nous par des assemblées mensuelles, où l'on fera des lectures publiques, sur différents sujets patriotiques comme l'histoire, la littérature, l'industrie nationale, &c., &c., &c. S'amuser mutuellement par des représentations dramatiques, qui auront l'effet de conserver en nous la mémoire du courage et des faits glorieux de nos ancêtres; se prêter une main généreuse et secourable au milieu des misères sans nombre de l'exil; enfin et par dessus tout faciliter à ceux qui le désirent, un établissement sur le sol natal; tel est le but élevé et noble que se sont proposé quelques canadiens-français de cette ville, en formant une nouvelle association avec les débris de deux ou trois sociétés malades d'innovation à leur naissance, puis étouffées impitoyablement par l'ignorance et les préjugés. Ils ne se dissimulent pas les difficultés et les obstacles que les ennemis de leur nationalité vont jeter sur leur chemin pour entraver la marche de leur association; mais la conscience de leur tâche glorieuse leur fera braver toutes les difficultés, briser tous les obstacles; car ils se sont dit et se disent tous les jours:

Avant tout, soyons canadiens!

WORCESTER, MASS.

Les membres de la Société St. Jean-Baptiste ont fait cadeau d'un tableau à l'huile, valant \$200, à l'Eglise Notre Dame.

La quête de Noël, qui a été présentée au Révd. J. B. Primeau, a produit \$750.

Un magnifique pain bénit a été distribué à l'Eglise Notre Dame le jour de Noël. Le Révd. J. B. Primeau en était le donateur.

BONNE CHASSE.—Nous disions dernièrement que les peaux d'écureuils étaient fort demandées depuis quelques mois en Californie, par suite de l'établissement de plusieurs fabriques de gants.

Un nommé Calkin, fermier à Pacheco, en voulant se livrer à cette spéculation, vient de perdre presque entièrement un magnifique troupeau de 1,700 moutons. Voici comment:

Pour s'emparer des écureuils, Calkin avait organisé des pièges contenant de l'arsenic. Or, il paraît que la race ovine a un goût prononcé pour ce poison, car le malheureux fermier a trouvé, un beau matin, étendus morts auprès des pièges 1,477 de ces moutons.

FAITS DIVERS.

Un lâche assassinat a été commis dernièrement sur une femme, dans un des faubourgs de Boston.

Un nommé William Venner, âgé de 30 ans, est le meurtrier, et sa femme, âgée de 40 ans, est la victime. Ils étaient peu connus dans le faubourg de Lynn, où ils ne demeuraient que depuis peu de temps. Ils venaient des environs d'Augusta, Maine. Leur court séjour à Boston avait néanmoins suffi pour prouver qu'ils ne faisaient pas un bon ménage. Le mari était ivrogne, et quand il était ivre, il montrait les dispositions les plus dangereuses et les plus hideuses. Il avait une sœur à Boston, nommée Caswell, chez laquelle, à leur arrivée du Maine, ils demeurèrent quelques jours.

Pendant leur séjour chez madame Caswell, Venner et sa femme eurent de fréquentes querelles, et ils se battirent presque tous les jours.

Quelques jours avant le meurtre, Venner avait menacé de tuer sa femme.

Dernièrement, Venner et sa femme quittèrent le logement de Mme. Caswell pour venir pensionner chez Mrs. Roundy. Les deux époux vécurent assez paisiblement pendant quelque temps, quoique de petites difficultés s'élevassent tous les jours.

La veille du meurtre, Venner dit à sa femme qu'il avait renoncé à la boisson, et obtint d'elle quarante piastres. Avec une partie de cet argent il acheta un couteau poignard. Ce jour-là, il n'y eut aucune querelle entre les deux époux. Madame Conway en fit la remarque, pendant que Venner prenait son déjeuner auprès de sa femme. Tout semblait tranquille, et les deux époux paraissaient heureux. Plus tard, Venner descendit à la cave dans le but de fendre du bois pour Mme. Roundy.

Pendant qu'il était à la cave, vers dix heures du matin, sa femme descendit l'escalier et rencontra son mari qui remontait de la cave. Madame Conway, qui déjeunait, entendit tout à coup des cris épouvantables. Elle s'élança vers la porte et un spectacle horrible s'offrit à ses regards. Madame Venner luttait contre son mari, qui la tenait d'une main par les cheveux et de l'autre la frappait à coups de couteau-poignard. Madame Conway s'élança dans la rue par une porte en arrière, et appela au secours. Un vieillard, du nom de Ayres, qui passait en ce moment, entendant des cris, essaya d'enfoncer la porte; mais il se trouva en face du meurtrier, qui tenait à ses pieds sa femme qui respirait encore. Venner menaçait de tuer le vieillard qui s'enfuit épouvanté. Quelques instants après, le meurtrier sortit de la maison et se mit à marcher avec une apparence de sang-froid. Madame Conway cria aux passants d'arrêter l'assassin, mais bien qu'il se trouva en ce moment une demi-douzaine de personnes dans la rue, aucune n'osa l'arrêter tant il inspirait d'effroi. Venner gagna alors les bois. L'alarme fut aussitôt donnée, et un fort détachement de police arriva sur les lieux de l'assassinat. La police se mit à la poursuite de l'assassin, et après une heure de chasse elle s'empara de lui. L'assassin lutta en désespéré contre la police. Ses yeux flambaient comme ceux d'un tigre, et il tint longtemps la police à distance, jusqu'à ce qu'enfin pressé de toutes parts, il ne vit d'autre moyen de s'échapper que celui de se frayer un chemin à tout prix. Abandonnant soudainement l'arbre contre lequel il était adossé, il s'élança en brandissant son arme, à travers les rangs de la police. L'officier Goderich tenta vainement de l'arrêter. L'officier Thurston lui barra aussi le chemin, mais le meurtrier le renversa et le blessa dans le dos, sur la tête et à la figure. Toutes ces blessures sont graves. L'officier Whittier vint au secours de son camarade et parvint, en faisant usage de son bâton, à faire lâcher prise à l'assassin; mais avant que la brute n'abandonnât la lutte, le marshall de la cité, Barrett, arriva et lui envoya quatre balles qui le blessèrent à la tête, à l'épaule, dans le côté et à la main. Ainsi périt le misérable, une heure seulement après avoir tué sa femme.

On transporta le corps de madame Venner à l'Hôtel-de-Ville, où l'on constata qu'elle avait reçu 35 blessures presque toutes mortelles.

L'excitation est à son comble dans la ville, car un pareil meurtre est sans précédent dans cette localité.

A Vienne, en ce moment, une paysanne du nom de Dalcini, une italienne, fait les cures les plus merveilleuses dans les hôpitaux et en présence des médecins. Il y eut des difficultés à vaincre avant qu'on lui permit d'exercer sa merveilleuse faculté, mais le comité médical ne put refuser la permission après avoir inspecté les certificats des facultés de médecine de différentes villes d'Italie dont était muni la signora.

On la mena au Grand-Hôpital pour essayer une expérience sur le jeune Peytala, dont le genou disloqué n'avait pu être guéri par les médecins de Vienne. En moins de 7 minutes après l'entrée de la signora dans la salle où l'enfant gisait depuis après l'entrée en proie à la douleur, il put redresser sa jambe, longtemps en proie à la douleur, et puis se traîner seul pendant quelques pas. Le prince Torelli, dont la cheville tordue a été guérie par la simple imposition des mains de la signora, a fait construire une école dans le village natal de celle-ci, à Vittoria.

Elle déclare qu'elle guérit seulement en vertu de la puissance nerveuse de ses mains.

INCROYABLE ET HORRIBLE.—Un fait inouï, horrible et qui semblerait parfaitement incroyable à force d'étrangeté, vient de se produire dans la cité de Montréal.

Une malheureuse femme, âgée de 60 ans, du nom de Ellen Donnelly, morte depuis quelques jours, a été trouvée rongée par les rats, à sa résidence.

Nous relaterons les faits révélés par la courte enquête instituée hier matin.

Michaël Nolan, habitait avec son épouse et la défunte un mauvais bouge de la rue St. Paul, No. 146. Le mari est un ignoble ivrogne, complètement abruti, et sa femme, une vieille idiote, sœur de la défunte.

Un voisin ayant appris la mort de cette dernière, alla communiquer le fait à la police, qui se rendit, lundi soir, dans cet affreux et dégoûtant réduit, où un spectacle horrible s'étalait aux regards épouvantés. Un cadavre, celui de Ellen Donnelly, tout rongé par les rats, gisait sur le carreau et dans la même pièce étaient assis, à quelques pas de là, autour du poêle, un homme ivre, au regard hébété et perdu, et une femme à la physiologie impassible et stupide; on les connaît. Soumis à un interrogatoire, ils ne répondent que vaguement sans pouvoir assigner la date précise de la mort de la malheureuse, dont le cadavre servait de pâture aux rats, laquelle date devait remonter à cinq ou six jours.

Conduits à la station de police, où les presse de nouveau de questions sans pouvoir tirer d'eux une seule réponse qui put jeter quelque lumière sur ce drame ténébreux et plein de mystère,

Hier matin, ils comparaissent devant le Recorder, qui renouvelle l'examen sans plus de succès.

La femme de Nolan fixe son regard terne sur Son Honneur, qui l'accable de questions qui lui semblent inintelligibles, et sa figure, basse et stupide sur laquelle pas un muscle ne se contracte au récit de ce drame épouvantable, indique suffisamment que la malheureuse est devenue folle.

Le mari, à la mine repoussante, avoue qu'il était ivre depuis environ une semaine et qu'il n'a eu aucune connaissance des faits inouïs et presque incroyables qui se sont déroulés sous ses yeux; son regard, voilé par les fumées du vin, ne lui a pas permis d'en saisir le moindre détail.

Son Honneur les condamne tous deux à deux mois d'incarcération.—*Minerve* du 27.

TRAGÉDIE.—Deux Prussiens domiciliés à New-York, où ils exerçaient ensemble la profession de logeurs en garni, se sont pris du querelle à propos de quelques intérêts et, ont décidé qu'ils videraient leur différend par les armes.

Ils se sont enfermés tous deux dans une chambre obscure, et armés d'un couteau catalan, ils se sont mis à se chercher en frappant d'abord dans le vide.

Cornélius Walker a été atteint le premier au-dessus de l'œil gauche. Il s'est contenté d'en rire et de crier: Un peu plus bas et j'étais borgne!

Le combat dans l'obscurité s'est prolongé assez longtemps. Enfin une femme nommée Nancy Root, qui remplissait l'office de balayuse dans la maison garnie, attiré par le bruit, ouvrit la porte, puis la fenêtre, et se trouva en face d'un terrible spectacle.

Cornélius Walker était étendu sur le dos, son ventre était ouvert et laissait échapper les intestins. Ce malheureux expirait tandis que son adversaire, criblé de coups de couteau, cherchait à étancher, avec une serviette, le sang qui coulait d'une large blessure au front.

Tous deux sont morts à la suite de ce duel atroce.

Un maçon, du nom de Franz Borley, de Peoria, Ill., a subi, samedi soir, une terrible épreuve de sa force musculaire. Il revenait de travailler du clos de MM. Triebel & Belcher, sa petite chaudière de fer blanc à la main, quand un taureau, de placide apparence, se mit en frais de lui disputer le trottoir. Borley voulut le chasser en le menaçant de la main. Voyant l'animal se reculer pour se ruer sur lui, il prit lui-même ses jambes à son cou. Par malheur, un fossé se trouvait sur son passage, la nuit était noire. Il y tomba. Le bœuf rugissant n'attendait que cette chute pour le clouer au sol à travers ses longues cornes. Heureusement pour la victime, celles-ci lui passèrent sous les bras. D'un violent soubresaut de l'estomac, Borley recule assez la tête de l'animal pour lui saisir ses armes formidables; sans une pierre que la corne droite rencontra sous terre, le lutteur était étouffé. D'un effort désespéré, rassemblant toute son énergie, d'une saccade violente, il tord le cou de l'assailant qui tombe. Sans attendre que le bœuf se relève, il se dégage du fossé et arrive chez lui tout défiguré avec une intolérable douleur au côté gauche. Le lendemain matin, le bœuf fut trouvé mort à l'endroit même de la lutte. Borley lui avait cassé l'épine dorsale. Cet animal s'était échappé, la veille, d'un troupeau revenant de la prairie pour l'hivernement.

Le *Times* de New-York raconte les circonstances de la découverte du cadavre d'un hermite, retiré pendant de longues années dans une caverne à 10 milles de Petra, Saline County, Kansas. Son genre de vie rappelle celui du solitaire de Bourbonnais, Ill. Qui sait si ce n'est pas le même individu? Les œuvres de Shakespeare, Sterne, Addison, Schiller, Southley et Spencer, ont été trouvées dans sa grotte. Des papiers que contenait une cassette en fer, ont fourni le nom de ce solitaire, Franklin Elliot, natif du Kentucky. Des lettres signées de lui annoncent une haute et solide éducation. Le portrait d'une jeune fille signée, Olive, et un extrait d'un journal, font connaître la cause de cette retraite surprenante. Elliot aimait cette Olive de toute son âme et avait un rival jaloux; ce qui provoqua un duel à la carabine, dans lequel Elliot tua son adversaire. L'histoire de la jeune fille reste un mystère, mais les lettres teintes du sang d'un nommé Bailey, d'après une note, indiquent suffisamment l'expiation d'une vengeance assouvie. Pauvre malheureux! Il y a là, la matière de tout un drame.

UN ASSASSINAT PAR AMOUR.—Au mois d'août dernier, la ville de Verrailles était le théâtre d'un crime accompli dans les circonstances les plus dramatiques. James Ledgwick, doreur, d'origine américaine, assassinait sa fiancée, Mlle Annette Hulet, jeune fille d'une grande beauté et jouissant de la meilleure réputation.

L'instruction nous a montré l'accusé comme un très-bon sujet, laborieux et rangé, mais en même temps sombre, concentré et enclin à la jalousie. Il était reçu depuis longtemps dans la famille de Mlle Annette Hulet. Il semblait très-épris de cette jeune fille, mais il était très-jaloux.

Un jour, au mois de juillet dernier, il la trouva dans la rue, causant avec un jeune homme. Il n'eut pas la force de contenir son indignation et sa jalousie, et s'approchant d'elle, il lui donna un vigoureux soufflet. Le lendemain (tous les amoureux se ressemblent), il ne put supporter l'idée d'être à jamais privé d'elle; il alla lui faire les plus tendres excuses, et tout fut oublié de part et d'autre.

Il paraît que le caractère ombrageux de Ledgwick, avait décidé Annette à s'éloigner de lui peu à peu.

—Je suis plus malheureux qu'on ne croit, disait-il quelques jours avant de commettre son crime.

Il semblait préoccupé, son regard était égaré. Il se rendit à son travail, mais il le quitta bientôt; et on le vit, seul, la tête dans les mains, pleurant à chaudes larmes.

—Je souffre beaucoup, dit-il, à un de ses amis qui lui demandait la cause de son profond chagrin.

Le même jour, à onze heures, il alla attendre Annette; il la rencontra rue Champ-Lagarde, et tous deux s'arrêtèrent à causer, Annette appuyée contre le mur, et Ledgwick en face d'elle. Leur conversation, qui semblait fort animée, s'échauffa de plus en plus, et l'on vit tout à coup Ledgwick se précipiter sur la jeune fille, la saisir de la main gauche, et de l'autre lui porter à la poitrine, de haut en bas, un violent coup de couteau.

Annette s'affaissa, le coup avait été mortel.

—J'étais fou de jalousie, répond l'accusé à l'audience, j'avais vu Annette causant avec des Prussiens, et quand, en présence de mes reproches, elle me dit qu'elle était libre et qu'elle ne voulait plus m'épouser, je me sentis la tête en feu, et dans un transport de fureur, je lui portai le coup qui l'a tuée. Il a été condamné à 5 ans de travaux forcés.